

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 24 (1921-1922)

Artikel: Philippe Godet : journaliste et causeur
Autor: Blaser, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-748958>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sive les responsabilités de la guerre, tous les gouvernements ouvrent sans réserve leurs archives; que des hommes indépendants et impartiaux soient chargés d'en confronter les documents afin que la conscience universelle éclairée puisse juger en connaissance de cause.

Il faut enfin et surtout que le peuple allemand et le peuple français considèrent comme la véritable base d'une paix durable une Société des Nations issue, non des gouvernements, mais des peuples et munie des pouvoirs nécessaires. Et il faut que la France accepte que, dans la Société des Nations, l'Allemagne démocratique soit admise.

A cette œuvre commune, les deux organisations s'engagent dès aujourd'hui, à collaborer chacune dans son pays; et avec le même mot de ralliement: „Nie wieder Krieg: Guerre à la guerre“ elles combattent l'esprit militariste, elles s'efforceront de détruire la foi en la force, d'y substituer la foi en la justice internationale.

Pour soutenir cet idéal, elles adresseront un pressant appel aux forces populaires qui, par leur nombre et par leur énergique volonté de rénovation sociale, peuvent contribuer puissamment à le faire passer dans la réalité.

Elles s'emploieront à dissiper les malentendus entre les deux peuples, opposant aux informations tendancieuses de la presse chauvine l'autorité de faits vérifiés. Et, convaincues que le mensonge entretient la haine, elles travailleront de concert à la réconciliation par la vérité.

Le 20 Janvier 1922.

Ligue française des Droits de l'Homme.

Ligue allemande des Droits de l'Homme

(*Bund Neues Vaterland.*)

□□□

PHILIPPE GODET,

JOURNALISTE ET CAUSEUR¹⁾

Sous le titre de *Pages d'hier et d'avant-hier*, M. Philippe Godet vient de réunir une vingtaine de courts essais: articles de journaux ou de revues, conférences, causeries — écrits pour la plupart depuis le tournant du siècle.

¹⁾ J'ai présenté cet article à la rédaction de *Wissen und Leben* sans ignorer que M. Bovet a, sur plusieurs points, des convictions très différentes de celles de M. Godet. C'est que je n'ignorais pas davantage toute l'estime où, en dépit de ces divergences de principe, le directeur de cette revue n'a cessé de tenir le polémiste neuchâtelois.

et dont le plus ancien remonte à 1895. Ces morceaux, de sujets forts divers, n'en sont pas moins un, d'inspiration comme de facture. Si l'on y retrouve à chaque page la manière si séduisante de l'écrivain neuchâtelois, on y rencontre aussi la plupart des thèses que M. Godet soutient brillamment dans la presse romande depuis bientôt cinquante ans.

Les livres de M. Philippe Godet ont coutume de procurer au lecteur un double plaisir. Ils l'enchantent d'abord par l'aisance et le naturel d'une langue à la fois savoureuse et simple où les plus pointilleux des juges d'outre-Jura n'ont jamais trouvé à reprendre, pour la raison que le plus grand artifice en est la parfaite propriété de l'expression. Mais ils lui réservent encore une autre jouissance, celle dont Pascal disait que „quand on voit le style naturel on est tout étonné et ravi, car on s'attendait à voir un auteur et on trouve un homme“.

Tel est bien le charme des écrits de M. Godet que, constamment, on y sent l'homme sous l'écrivain. Ses moindres productions portent la forte empreinte d'un tempérament que les ans, à en juger par ce livre de septuagénaire, n'ont aucunement altéré. Ce tempérament fait de grâce spirituelle et de fougue combative imprime d'autant mieux sa marque à tout ce qui sort de la plume de l'auteur de *Neuchâtel suisse* que celui-ci n'a jamais songé à le tenir en bride. C'est à cette personnalité si accusée que M. Godet doit apparemment son goût pour les „personnalités“. On sait qu'il ne s'en départ pas même dans les discussions d'idées, ce qui ne l'empêche nullement de discuter „objectivement“, mais fait que ses écrits polémiques sentent volontiers la poudre. Avoir à en découdre publiquement avec M. Godet est un sort peu enviable.

Tous ces traits réunis composent à M. Godet journaliste une originalité telle qu'il n'a guère signé d'articles qu'on puisse concevoir n'être pas nécessairement de lui. — On dira peut-être qu'il en est de même d'autres écrivains romands, de M. Ramuz, par exemple. Oui, mais c'est que celui-ci a une manière, qu'on a du reste pastichée. Allez imiter la simplicité même!

Le nouveau livre que nous donne l'historiographe de M^{me} de Charrière est donc d'un bout à l'autre „de l'homme même“. Et M. Godet a voulu qu'il en fût ainsi. Il est d'ailleurs évident qu'un recueil d'études brèves et disparates reflète mieux qu'une œuvre de longue haleine les faces multiples d'un caractère. Le naturel n'y est plus gêné aux entournures par le poids mort de l'ample matière à ordonner, dont il subit la loi, qu'il le veuille ou non. Il peut s'épancher plus librement et, dans un cadre restreint, se donner carrière. Aussi ces 284 pages d'hier et d'avant-hier enferment-elles, en dépit de leur décousu apparent, la quintessence des idées et des sentiments de leur auteur. Nous avons là comme le testament littéraire d'un critique dont on peut ne pas partager toutes les convictions politiques ou religieuses, mais au talent, à la sincérité, à l'admirable rectitude de pensée et de conduite duquel il est impossible de ne pas rendre hommage.

* * *

M. Godet nous expose dans son avant-propos les raisons qui l'ont engagé — nonobstant l'avis de Marc Monnier d'après lequel un homme de lettres doit savoir perdre ses miettes — à recueillir pourtant quelques-unes des siennes. Ces raisons sont de trois ordres.

Premièrement, M. Godet juge opportun de répéter à la jeune génération, qui paraît les dédaigner, des vérités auxquelles il reste, quant à lui, fermement attaché. „Au moment, dit-il, où ma carrière de journaliste touche à son terme, j'ai besoin d'affirmer une fois encore certaines idées, certaines convictions, certaines tendances, certaines traditions — d'aucuns diront certains préjugés — qui me tiennent particulièrement à cœur.“

Ensuite, M. Godet se sent pressé d'accomplir un devoir de reconnaissance et d'affection en conservant „sous la forme plus durable du livre“ des pages dédiées naguère à des maîtres et à des amis qui l'ont précédé dans la tombe. N'est-il pas „à l'âge où l'on regarde volontiers en arrière et où le cœur a le droit de se complaire dans la fidélité du souvenir?“

„Enfin, ajoute-t-il, j'ai réuni un certain nombre de pages qui, „hier“, furent actuelles et que je ne voudrais pas n'avoir point écrites. Elles se rapportent à la grande guerre qui a bouleversé le monde. Je leur conserve toute la vivacité d'accent que l'on m'a souvent reprochée. Je ne me suis jamais piqué de ce froid dilettantisme qui contemple le train du monde avec un sourire indifférent.“

Quelles sont ces idées, ces convictions, ces traditions, ou ces préjugés, dont M. Godet, constatant que le „temps actuel“ paraît s'en détacher, tient à se faire une fois encore le défenseur? Rien de plus aisé et de plus attrayant que de les démêler de ces pages limpides où l'auteur, qu'il formule expressément sa pensée ou la laisse deviner, „n'y va jamais par quatre chemins“.

Et c'est tout d'abord la prédilection bien connue de M. Godet pour les mœurs simples du bon vieux temps, pour la vie champêtre, pour la nature vierge d'embellissement et sans apprêt. C'est ce sentiment — il n'est pas si démodé, en somme — qui donne à des morceaux comme : *Sur les traces de Jean-Jacques*, *Au pays de La Fontaine*, *Au pays de l'Astrée* leur délicate saveur d'idylle. M. Godet aime la nature, mais il l'aime discrètement, sans effusions lyriques ni emphase déclamatoire, avec ce sens de la mesure et cette fleur d'atticisme qu'il sait garder en tout. Il semble la voir avec les yeux d'un classique — d'un de ceux qui avaient des yeux — c'est-à-dire telle qu'elle est, dans toute sa „fraîche nouveauté“, et non pas comme la voient la plupart de nos contemporains, à travers un siècle de littérature et d'orgies descriptives. Les images qu'il en trace ont une netteté et une sobriété de pointes sèches. Ennemi de toute grandiloquence, de toute surcharge, il évite les couleurs trop vives et peint avec les mots de tous les jours. C'est que M. Godet a le don, bien classique aussi, de restituer aux termes qu'on croirait usés leur verdeur première, et son style, qui gagne par là en énergie expressive sans perdre en puissance d'évocation, repose de l'amphigouri comme de la surabondance verbale,

Cette simplicité où il excelle dans la langue, M. Godet la voudrait conserver dans la vie, ce qui est, pour ce fervent de Rousseau, une manière de retourner à la nature. (Lire, à ce propos, dans le morceau *Sur les traces de J.-J.* sa spirituelle apologie des voyages à pied.) Ce sujet du retour à la nature, de la protection des beautés naturelles, du respect du passé — car tout cela se tient, le passé étant, par définition, toujours plus près de la nature que le présent — est à coup sûr celui sur lequel la verve du polémiste et de l'orateur s'est le plus souvent épanchée. Que de lances M. Godet n'a-t-il pas rompues pour la défense de nos sites envahis par le mercantilisme, de nos monuments anciens sapés par les démolisseurs ou profanés

par les restaurateurs plus dangereux encore. Son éloquente intercession en faveur des remparts de Soleure est encore dans toutes les mémoires et les Neuchâtelois, gens positifs, ont souri bien des fois de son acharnement à prêcher le maintien, dans leur intégrité moyenâgeuse, de tous les vieux „recoins“ pittoresques et inconfortables de leur cité.

M. Godet revient comme de juste sur ce thème dans son dernier livre. Il nous raconte, par exemple, comment remontant une rue étroite de Château-Thierry il arrive devant la maison de La Fontaine et reçoit *un coup au cœur*: „Les restaurateurs et les maçons viennent de s'abattre sur elle.... Tout est sens dessus dessous dans les salles qu'on rajeunit, hélas! et qu'encombrent les échelles des ouvriers“. (V. aussi la *Timide remontrance à l'admirateur du Kienthal* — puis *Pour le bon sens*, plaider en faveur du jus de la vigne dont des abstinents rigoristes voudraient prohiber l'usage, en quoi ils ont grand tort, puisque le vin, don de Dieu en même temps que de la nature, est aussi un legs du passé comme nos vieilles mœurs — enfin, dans le morceau sur *Nos Sociétés*, la réponse à Philippe Monnier qui avait attaqué l'esprit fédératif.)

Nous ne serons pas surpris, après cela, que des gens bien informés tiennent M. Godet pour un affreux réactionnaire, contempteur du progrès sous toutes ses formes et qui nous ramènerait aux temps des diligences, si on le laissait faire. N'a-t-il pas écrit lui-même ces vers non équivoques:

J'aime les vieux toits bruns des vieilles, vieilles villes
Les vieux murs encombrants, les portes inutiles.
Qui du moins, çà et là, préservent nos cités
Du dangereux accès des sottises nouveautés.

et ceux-ci encore:

„Dans le mince domaine où je me ratatine,
Je vis content sur un vieux fonds de préjugé;
Depuis trente ans et plus je n'en ai pas changé.“

Oui, n'est-ce pas, voilà qui est raide. Mais ce sont des choses à entendre cum grano salis. N'oublions pas que si M. Godet partage avec Jean-Jacques l'amour du paradoxe, il n'est pas sans montrer, à côté de tout l'„esprit“ qui manquait à son maître, une certaine pente à la mystification. Il met souvent une coquetterie à outrer sa pensée pour faire mousser ses contradicteurs. Sa sincérité n'en est pas moins insoupçonnable. Et d'ailleurs, convenons en, n'a-t-il pas un peu raison? Il fait foin du progrès matériel dont notre humanité est si vaine. Cela revient à placer le *vrai* progrès dans l'avancement du règne de l'esprit. C'est ce qu'ont enseigné les idéalistes de tous les temps. N'est-il pas évident que dans sa poursuite éternelle du changement, l'homme se complique l'existence sans améliorer sa condition? Nous sommes donc d'accord. Mais à quoi sert de vanter le charme du passé? Nous ne le ressusciterons pas. Le flux des choses nous entraîne. Pour oser tenter l'impossible et vouloir l'arrêter quand même, il faut porter en soi ce grain de folie généreuse et d'inconscient aveuglement qui est l'apanage et le tourment des poètes. Or M. Godet est un poète. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue quand on l'appelle conservateur. Un vrai poète est toujours conservateur!¹⁾

¹⁾ Remarquons, du reste, que ce réactionnaire, en admirateur conséquent du XVIII^e siècle, croit à la perfectibilité, puisqu'il a voté pour la Société des Nations.

Aussi bien serions nous injustes de faire à M. Godet un grief de ce qu'on a nommé son dada. N'est-ce pas à ce sens du passé qu'il doit d'en parler si bien? Se figure-t-on ce que serait devenu un sujet comme *M^{me} de Charrière* sous la plume d'un vulgaire faiseur de recensions dépourvu de ce don de „sympathiser“ avec le passé qui fait de la véritable critique une résurrection? Cette faculté de „sentir“ avec les écrivains d'autrefois, de vivre de leur vie (faculté que Ste-Beuve possédait à un si haut degré) me semble être aussi la „faculté maîtresse“ de M. Godet critique. Les études proprement littéraires que contient le nouveau volume: *M^{me} de Staël et les Neuchâtelois, Lui, François Coppée, Juste Olivier* confirment à cet égard l'impression laissée par *l'Histoire littéraire de la Suisse française* aussi bien que par les leçons de M. Godet professeur. Ceux qui ont eu le privilège de l'entendre à Neuchâtel savent que s'il fait aimer la littérature, c'est qu'il paraît toujours aimer les auteurs. Nul n'ignore non plus, par exemple — et ceci donne la mesure de son éclectisme — que loin de partager sur Voltaire et Rousseau l'opinion de Brunetière (qui disait ne pouvoir penser à l'un sans aussitôt préférer l'autre) M. Godet soutient la gageure de les aimer autant, parce qu'il les a compris aussi bien, l'un que l'autre.

Après avoir lu ces pages d'hier et d'avant-hier, en particulier le morceau sur *M^{me} de Staël* ou celui sur Hugo (*Lui*), dans sa brièveté un modèle de compréhension, on sent une fois de plus l'inanité de la légende d'après laquelle M. Godet serait un juge impulsif. On admire plutôt la pondération de son jugement, au moins pour tout ce qui touche aux choses de la littérature. Et si l'on se rappelle que cet homme de lettres est un croyant, on en vient tout naturellement à lui appliquer le mot de Ste-Beuve sur Vinet: „Quand on songe que celui qui a écrit ce précis est un protestant, non pas un protestant socinien et vague, mais un biblique rigoureux, on admire sa tolérance et sa compréhension si étendue.“

La foi en Dieu, voilà encore une de ces convictions que M. Godet a besoin d'affirmer (v. *l'Eloge du scrupule*, réponse à MM. Seippel et Cornut) et qui ajoute à sa physionomie morale un trait, je ne dirai pas inattendu, mais pourtant bien digne de remarque. Il existe un type conventionnel de protestant calviniste (les exemplaires n'en sont pas rares dans la Suisse romande), dont on se plaît à opposer l'austérité revêche à la piété plus accueillante, plus indulgente aux faiblesses humaines du prêtre romain. M. Godet en est le démenti vivant et ce n'est point la moindre séduction de cette nature féconde en contrastes, de réconcilier en elle le scrupule protestant avec la gaîté française. M. Godet termine sa réponse à M. Seippel par cette phrase révélatrice: „On ne peut pas être à la fois un Alexandre Vinet et un Jules Lemaître“. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que M. Godet nous fournit un exemple du contraire. Sans se dissimuler tout ce qui le distingue de l'un et de l'autre de ces écrivains, ni combien il est à la fois moins grave que le premier et moins ondoyant que le second, on pourrait hasarder ce parallèle. Avec Vinet, M. Godet a certainement de commun une conception du monde, une façon d'envisager la vie et ses devoirs qui, nonobstant un ton volontiers badin, teinte son œuvre de gravité. Ses boutades ne l'empêchent point d'avoir des principes, ce qu'on ne saurait prétendre de Jules Lemaître. Après cela les affinités, plus extérieures que profondes, je le concède, de M. Godet avec le Prince de la critique, sautent aux yeux. N'est-ce pas de part et d'autre le même esprit, ici un peu plus

mordant et là un peu plus drôle, le même don de traiter en se jouant de graves sujets, la même malice, la même espièglerie? L'un et l'autre ne pourraient-ils pas prendre pour devise l'aphorisme de Marc Monnier (v. *A propos de Candide*): „Ce qui ne peut pas être dit gaiement n'est pas vrai“? L'un n'a-t-il pas enfin pour les calembours une affection qui, je ne sais pourquoi, rappelle celle de l'autre pour les gauloiseries?

Dans un des beaux articles consacrés à ses maîtres et amis disparus M. Godet, voulant exprimer le caractère original, voire insolite en terre romande, de l'œuvre de Philippe Monnier, la résume en ces mots: *Le sérieux dans la fantaisie*. On est tenté de caractériser la propre manière de M. Godet par une formule analogue, celle-ci par exemple: *le sérieux (de l'inspiration) dans la légèreté (du ton)*. Qu'est-ce à dire, sinon que M. Godet, tout Suisse et protestant qu'il est, est un écrivain bien français, le plus français sans doute de sa génération, plus français que Monnier, plus français que Vallette. Et pourtant, M. Godet n'a jamais songé à faire de „l'article de Paris“. Il est resté chez nous et de chez nous. C'est son originalité et son mérite.

Aussi est-ce bien à tort que M. Godet (v. *Notes et souvenirs d'un chroniqueur*) parle de la faillite de sa critique. Si le goût des lettres est en progrès dans la Suisse française, si l'on paraît y comprendre de mieux en mieux qu'„un livre mal écrit n'est jamais un bon livre“ et „qu'il ne suffit pas, pour faire de bonne littérature, de nourrir de bonnes intentions“, c'est (ainsi que le directeur de cette revue se plaisait à le déclarer récemment) surtout à M. Godet que nous le devons. M. Godet a prouvé par son exemple, non moins que par sa prédication, que „vivre de notre vie“ et écrire en français ne s'excluent point.

J'en arrive ainsi aux derniers articles du volume, aux *Propos de guerre*. On s'en est offusqué naguère de ce côté de la Sarine et leur reproduction risque de rouvrir des blessures mal fermées. M. Godet ne fait cependant qu'y dire ce que tous les Suisses romands pensaient et pensent encore sur ce sujet. Il est vrai qu'il le dit sans indulgence et sans tenir peut-être assez compte des circonstances atténuantes, dans sa condamnation de l'opinion alémanique. — Ce qui ne l'a pas empêché de distinguer, entre „le bon peuple de la Suisse allemande“ et certains de ses dirigeants —. Est-ce une raison, d'ailleurs, comme le remarque M. Godet (v. *Entre Suisses*) pour mettre en doute „que seul le sentiment suisse ait déterminé l'attitude des Suisses romands pendant la guerre et dicté leur vote sur la Société des Nations?“ Il serait inopportun de raviver une polémique qui appartient au passé. Mais on ne m'en voudra pas de citer ici, pour conclure, un fragment d'un autre propos de guerre de M. Godet, que ce dernier n'a pas jugé bon de joindre à ses *Pages d'hier et d'avant-hier*. Cet article paraît avoir passé inaperçu dans la Suisse allemande, bien que *la Semaine littéraire* en ait reproduit une partie dans un de ses numéros de juin 1916. J'en recommande la méditation à ceux qui affectent de croire M. Philippe Godet inféodé à la France et lui reprochent d'ignorer ou de méconnaître ce qui est allemand. Pour apprécier à leur valeur les lignes qui vont suivre, il faut bien se dire qu'elles ont été écrites en pleine guerre pour un public français:

„... La Suisse française n'est à aucun degré une sorte de province où l'on sentirait et penserait à la française. Imprégnée de l'esprit et des traditions helvétiques, elle maintient au contraire, en face de la France, son libre jugement et son franc parler. Il ne saurait être question ici de péné-

tration française. Nous sommes si peu inféodés à la France qu'on aurait plutôt chez nous l'habitude de juger sans façon, parfois même sur un ton de supériorité, certaines choses de France, notamment la vie politique de ce grand pays ...

„Nous sommes nombreux à avoir fait nos études de droit, de théologie, de philosophie dans les universités allemandes. C'est de ce côté-là que nos esprits furent longtemps orientés. Et je n'hésite pas à dire qu'il y a, surtout dans la génération à laquelle j'appartiens, un très grand nombre d'intellectuels à qui la culture et les mœurs de l'Allemagne sont plus familières et plus voisines que celles de Paris... Je ne crois pas qu'aucun juge éclairé puisse démentir ce qui précède.

„... La guerre a sensiblement modifié notre appréciation de certaines valeurs. ... La façon dont l'Allemagne a conduit la guerre... a été une révélation particulièrement douloureuse pour tous ceux qui, ayant aimé profondément la vieille Allemagne d'avant 1870, ne pouvaient encore se résigner à moins aimer la nouvelle. De cela je puis parler en connaissance de cause, le Ciel m'ayant fait naître dans un milieu où les relations avec l'Allemagne étaient de tradition et où l'ancienne culture germanique, celle qui s'épanouissait dans la première moitié du siècle passé, fut toujours en grand honneur... Ce jour-là (le jour de la violation de la neutralité belge) tous ceux que leurs habitudes de cœur... leurs intimes préférences attachaient encore à l'Allemagne sentirent mourir quelque chose en eux. C'en fut fait de l'ancien amour et j'ai eu l'étonnement d'entendre des hommes graves, réfléchis, religieux, qui, il y a quarante-cinq ans, souhaitaient le succès des armées allemandes, appeler maintenant de leurs vœux la victoire de la France.“¹⁾

Je le demande avec confiance: Est-ce là le langage d'un homme soucieux de capter les bonnes grâces des Français? L'attitude de la Suisse romande en face de l'Allemagne wilhelmine a-t-elle jamais été définie en termes plus mesurés et de façon à la fois plus nette et plus *neutre*? Et n'est-il pas manifeste que l'auteur de cette page inspirée des plus nobles traditions du cosmopolitisme helvétique, mais en même temps si vraiment suisse, est bien toujours le même qui choisit pour épigraphe de l'*Histoire littéraire de la Suisse française* ces mots de Juste Olivier: „Vivons de notre vie“?

ZURICH

EDOUARD BLASER



KINDERFEHLER²⁾

Es gibt Bücher, die man andern schenkt, und solche, die man zu allererst sich selber schenken soll, um sie dauernd zu besitzen. Zur zweiten Art gehört das vorliegende neue Buch Paul Häberlins, das die Grundgedanken der tiefgrabenden und daher nicht leicht zugänglichen prinzipiellen Arbeiten des Berner Pädagogen *Das Ziel der Erziehung* und *Wege und Irrwege der Erziehung* nach einer besonders wichtigen Seite hin ergänzt und praktisch

¹⁾ *Hora*. Paris, mai 1916.

²⁾ *Kinderfehler als Hemmungen des Lebens*. Von Paul Häberlin. Basel, Verlag von Kober, C. F. Spittlers Nachfolger, 1921.